

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—Je vais vous expliquer, dit-il, sur un ton de bonhomie parfaitement joué, le service que j'attends de vous. Si, comme on l'assure, Bonnet a testé en faveur de l'enfant dont je vous parlais, l'acte doit exister quelque part, et il est vraisemblable que, s'il existe, c'est chez Me Durandau qu'il doit être déposé. Or, dans le cas de l'affirmative, vous devez être en mesure, plus que personne, de me renseigner sur ce point, et je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien le faire.

Lambertin avait réfléchi... Il fit un geste d'acquiescement.

—La communication que vous sollicitez, répondit-il au bout d'un instant, n'a rien, en effet, que de très régulier, et je ne pense pas que Me Durandau refuserait de satisfaire votre curiosité. Ainsi que vous le disiez, poursuivit Lambertin, le Bonnet dont il est question a fait avant de partir un testament en bonne et due forme qui légue sa fortune à l'enfant qu'il a reconnu.

—Et ce testament est déposé ici?

—Oui monsieur.

—Je n'oserais vous demander d'en prendre lecture.

—Vous me le demanderiez qu'il me serait impossible de me rendre à votre désir. Tous les actes authentiques ou de quelque importance sont enfermés dans cette armoire de fer. Me Durandau seul connaît le mot qui la peut ouvrir, et, eussé-je ce mot, que je ne voudrais pas...

Le colonel fit un signe de protestation.

—Dieu me garde, interrompit-il vivement, de pousser plus loin les choses: l'acte est entre les mains de Me Durandau, et il doit y rester... Seulement, j'aurais été bien aise de me rendre un compte précis de la situation... et pour cela...

—Il y a un moyen... dit Lambertin. Si je n'ai pas l'acte à ma disposition, je sais cependant où je pourrai trouver les minutes qui ont servi à sa rédaction... et les minutes, rien ne m'empêcherait... Seulement, il me faudrait un peu de temps pour ces recherches.

Un éclair de joie passa sur les traits du colonel.

—Qu'à cela ne tienne! s'écria-t-il. Je vous laisse tout le temps qui vous sera nécessaire. Je vais donc vous quitter: mais vous seriez tout à fait aimable et Mlle Berthe, que j'ai amenée avec moi, vous serait bien reconnaissante, si vous vouliez, ce soir, après votre étude, venir à Marseille, nous apporter ces minutes, que vous aurez ainsi tout le temps de chercher. A cinq heures, si vous voulez bien, mon coupé viendra vous prendre ici, vous y monterez avec les documents que je désire consulter et vous viendrez passer une heure à table avec Mlle Berthe et moi! C'est dit, fit le colonel.

—Ma foi, vous y mettez tant d'insistance.

—C'est parfait, et je suis heureux d'avoir fait votre connaissance.

Puis, il serra la main du clerc, et gagna la rue où stationnait son coupé.

XIII

Le colonel n'avait pas eu de peine à enlever de Paris la jeune pécheresse que l'on appelait Berthe aux petits pieds. Elle était fort courue à Paris et obtenait de sérieux succès.

Le colonel l'avait bien choisie pour le rôle qu'il allait lui faire jouer.

Il lui avait dit un soir, en lui présentant un collier de perles d'un prix inestimable:

—Si tu veux, dans huit jours, ce collier sera à toi.

Berthe adorait les perles... Elle avait demandé que pour la forme ce qu'il faudrait faire pour le gagner: et elle parut tout étonnée quand le colonel lui expliqua ce qu'il attendait d'elle.

Quitter Paris pour quelques jours avec lui, passer deux ou trois nuits à Mar-

seille et y séduire un beau garçon de trente et quelques années qui ignorait la vie et ne connaissait des femmes de la capitale que ce que les journaux lui en avaient appris.

Berthe s'identifia bien vite avec son rôle; elle avait toutes les qualités requises pour l'emploi qu'on lui destinait, et c'est avec une sorte de curiosité impatiente qu'elle attendit le sujet qui allait être offert à ses séductions.

Aussi, quand le colonel revint de Saint-Nicolas, après son entrevue avec Lambertin, le pressa-t-elle vivement de questions.

—Était-il brun ou blond; avait-il de beaux yeux, de belles dents; enfin, paraissait-il disposé à se laisser séduire.

Elle se montra satisfaite des réponses du colonel et se pénétra de son mieux des instructions qu'il crut devoir ajouter à celles qu'il lui avait déjà adressées.

—Laissez-moi faire! dit-elle alors; j'espère que vous serez content et que votre Lambertin ne se plaindra pas.

L'Indien alla prendre l'écrin qui renfermait le collier précieux.

—Je me fie à vous, dit-il, et je ne veux pas vous faire attendre davantage la récompense que vous avez déjà bien gagnée. N'oubliez pas, au surplus, que ma libéralité ne s'arrêtera pas là. Il faut rendre cet homme fou d'amour, vous avez tout ce qu'il faut pour cela, et si vous obtenez de lui ce que je vous ai dit, c'est-à-dire cette pièce importante que lui seul peut me donner, je jure, Berthe, que votre fortune est assurée.

Elle s'occupa, aussitôt de sa toilette, et elle y apporta tout le soin, tout le goût dont elle était capable.

A six heures, le coupé de l'Indien s'arrêta dans la cour de l'hôtel.

Lambertin en descendit.

Quelques minutes plus tard, le colonel vint chercher Berthe pour la présenter au clerc de M. Durandau.

Lambertin s'était levé et salua sans trop de gaucherie.

—Ma chère amie, dit le colonel, je vous présente M. Lambertin!— M. Lambertin, Mlle Berthe, dont j'ai eu le plaisir de vous parler ce matin.— Là! et maintenant que les présentations sont faites, offrez votre bras à mademoiselle, et passons dans la salle à manger.

Lambertin fit ce qu'on disait, et bientôt ils s'assirent à une table richement servie.

Pendant le premier moment, la conversation languit un peu. La glace n'était pas tout à fait rompue. Lambertin faisait honneur à la chère délicate qui lui était servie. Le vin était, de plus, de premier choix, et la sauterne, non plus que le corton, n'effrayaient la tête solide du clerc.

Pendant qu'il mangeait et buvait, Berthe l'observait.

—A deux ou trois reprises déjà, leurs regards s'étaient rencontrés, et Lambertin avait paru en éprouver une sensation profonde.

Berthe touchait à peine aux mets et aux vins du bout des lèvres: elle paraissait écouter le colonel qui racontait quelque épisode de voyage, mais, en réalité, elle ne quittait pas son hôte des yeux.

Quant à Lambertin, il n'avait jusqu'à présent prêté qu'une attention distraite aux récits de l'Indien, et c'était la jeune femme qui éveillait surtout sa curiosité.

Il sentait son cœur se fondre sous l'influence d'une ivresse inconnue, et ses sens surpris le laissaient sans défense contre cette fascination.

Peu à peu la situation sembla s'accuser plus vive.

Les regards de Berthe devinrent plus tendres, ses sourires plus provocants, et lui-même, sous l'atmosphère chargée qui régnait dans la salle, sentit battre dans ses veines un sang plus généreux et plus chaud.

A suivre

UN MARIAGE

Il y a quelques années, j'étais à Naples où je m'intéressais bien plus aux gens qu'aux choses éblouissantes où les Napolitains chantent, s'aiment, jouent et tuent. J'allais surtout par les vieux quartiers, très pittoresques, avec leurs rues encaissées qui semblent des escaliers. Je connaissais des pêcheurs, des lazzaroni, des joueurs de lotto et des sorciers. Ma fortune, avant la guerre, me permettait d'être prodigue. J'étais entouré, adulé, et l'on me traitait d'Excellence avec force gestes et paroles flatteuses.

Un jour, à Torre del Greco, je vis une jeune fille, debout sur son seuil, dans une de ces rues bariolées où l'on fait sécher du macaroni comme du linge et lever le pain au soleil. La Napolitaine portait son chignon noir comme un diadème. Autant que ses grands yeux couleur d'algue, sa bouche rouge m'attirait. Je ne sais quelle ivresse indolente se dégageait de son corps souple. Elle aimait les couleurs vives, car elle avait du bleu, du rouge, du jaune et du vert sur elle. C'était d'un goût médiocre. N'importe! La jeune Napolitaine avait l'éclat des fleurs et la fraîcheur des fontaines.

Je m'approchai d'elle et lui demandai le chemin de Bosco Trecase.

—Allez tout droit, dit-elle.

Je connaissais bien Bosco Trecase. Je fis quelques pas; puis je revins et j'allai m'asseoir sur un banc, non loin de sa maison. Elle me vit et sourit. Elle allait et venait dans la pièce lumineuse. Une vieille vint sur le seuil et me regarda curieusement. Il faisait chaud et le ciel était pur. La fumée du Vésuve montait dans l'air comme celle d'un toit par un soir bleu. La jeune Napolitaine sortit sur le pas de la porte, mais aussitôt la vieille l'appela: Girinella! Alors elle rentra vivement.

Je passais presque tout mon temps à Torre del Greco. Girinella m'accueillait toujours aimablement. Je lui faisais des cadeaux. Elle avait une voix très douce et son geste m'effleurait d'une caresse aérienne. Elle était craintive, superstitieuse, et elle adorait les bijoux. Sa terreur était le Vésuve. Elle ne regardait jamais son sommet fumeux.

—Souvent, me confia-t-elle, la nuit, la montagne se dresse en flammes dans mon sommeil. Quel cauchemar! Je me réveille en poussant des cris. Le jour, je lui tourne toujours le dos; mais je sens peser son ombre sur moi. Me voyez-vous surprise pendant la nuit par le "terremoto" et courir dans les ténèbres parmi des gens terrorisés!

Je risais de ses frayeurs.

Un jour, Girinella causait avec un jeune homme qui avait une face mélancolique et commune. Je le sentis faible et paresseux.

—C'est Antonio, mon fiancé, me dit-elle.

—Ah! fis-je.

Mais où l'avais-je vu? N'était-ce pas au jeu? Je lui parlai du lotto. Son visage s'anima, son geste se multiplia. Il me connaissait. Je jouais gros; et cela se remarquait.

—Vous me paraissez très entendu, lui dis-je. Je vous confierai désormais mon argent...

Il ne pouvait contenir sa joie. Elle éclatait dans ses yeux. Il se vanta, il parla des sommes fabuleuses à gagner. Le lendemain, Girinella me dit:

—Vous allez perdre tout à fait Antonio, aujourd'hui qu'il a votre argent à jouer. Il me délaissait quelque peu, il me délaissait bien plus maintenant.

—Oubliez-le, je suis là. Je vous épouserai.

—Non, c'est mon fiancé. Je lui serai fidèle, quoi qu'il arrive.

Quelque temps après, on ressentit une secousse à Naples, dans les environs et jusqu'à Ischia. C'était un dimanche à une heure de l'après-midi. Il y eut une panique. On remarqua que la fumée

du Vésuve devenait plus épaisse et plus noire, traversée parfois d'éclairs. Je me trouvai place San-Ferdinando. Je rentra chez moi précipitamment, je pris tout mon argent et sortis. Dehors les gens s'alarmèrent. Des groupes se formaient, gesticulaient, parlaient haut, les yeux fixés sur le volcan. Le ciel se couvrait du côté de Salerne. C'étaient de gros nuages crépusculaires qu'on eût dit poussés par des souffles mystérieux. La mer prenait des teintes sombres, se gonflait çà et là, frémissait par moments.

J'avais pris le chemin de Torre del Greco à pied, n'ayant pas trouvé de voitures. Je pressais le pas. L'air s'obscurcissait de plus en plus. L'horizon était livide. La fumée du volcan s'échappait comme de la cheminée d'une locomotive monstrueuse, lancée en plein vertige. La chaleur pesait sur la ville, les campagnes et la mer. On commençait à étouffer. Des oiseaux effarés fuyaient à tire d'aile du côté du Pausilippe. Il y avait, par moment, des grondements souterrains.

Dans les rues, encombrées de monde, aux cris d'effroi succédaient des moments de stupeur et de fatalisme. Les carabiniers ayant pour mission d'endiguer la panique, criaient: "Tranquillisez-vous, ce n'est qu'une petite secousse sismique!"

Quand je parvins à Torre del Greco, l'activité du volcan était prodigieuse. L'air était fauve. Les cendres aveuglaient. Des pierres, çà et là, paraissaient tomber du ciel.

Comme j'étais près de la maison de Girinella une secousse faillit me renverser. J'entendis des cris déchirants. Les portes déversaient des flots de gens affolés.

J'aperçus soudain la jeune Napolitaine. Elle était comme folle. Les yeux lui sortaient de la tête. On eût dit qu'elle était traquée, courant de ci, de là et ne sachant quel chemin prendre. Je l'appelai.

—Sauvez-moi! Sauvez-moi! me cria-t-elle.

—Je suis là exprès!

Elle se serra contre moi.

—Et Antonio?

—Antonio! C'est le dernier des lâches! Il était ici à la première secousse. Il s'est enfui en me repoussant comme je voulais le suivre.

Je l'entraînai.

—Où allons-nous? demanda-t-elle.

—A Castellamare, hâtons-nous.

J'avais mon idée. Nous courions la main dans la main. Maintenant j'étais plein de crainte. Le grondement terrible était continu. On se serait cru par un noir crépuscule d'hiver dans le Nord. La mer avait une couleur d'ardoise assombrie.

A Castellamare, je connaissais le pêcheur Zino. Je lui avais rendu des services. Mais y était-il encore? Nous courûmes à la Marina. Je le vis dans sa barque, les avirons en main... Il s'en allait! Je le hélai...

Zino! Zino!

Il se rapprocha du quai.

—Vous arrivez à temps!

Nous nous embarquâmes.

—Gagnons Amalfi, mon brave Zino, tout mon or est pour toi.

—Etes-vous bon rameur?

—Oui.

—Alors, à la besogne. Il faut nous dépêcher. Après ce calme sinistre des vents violents souffleront et ce sera la tempête.

La barque volait sur l'eau lisse, noire et sans reflets. Girinella tournait le dos au Vésuve. Zino et moi nous l'avions en face.

Après bien des efforts nous fûmes à Amalfi. De là nous gagnâmes Salerne, et puis Potenza. Nous étions sauvés.

La jeune Napolitaine oubliée son fiancé. Et quand je l'épousai à Torre del Greco, les laves dévastatrices étaient en core tièdes.—Lorenzi de Bradi.